



ancres pour rester amarrée à la vie ». Au fil des chapitres, nous nous attachons à sa personne écorchée et sensible et espérons avec elle le retour de son fils. Elle recherche inlassablement les indices de ce qui s'est passé avant son départ et finit par découvrir à la capitainerie du port qu'il a embarqué sur un cargo vers l'Océan Indien. Alors, rongée par l'absence, elle part chaque matin sur le sentier des douaniers qui longe la falaise et guette le bateau qui va lui ramener son fils. Elle lui écrit aussi de longues lettres, adressées à « Monsieur Louis Le Floch, aux bons soins de la compagnie générale maritime ». Intégralement retranscrites, elles évoquent l'accueil et les festins qu'elle lui réserve pour son retour.

Ce livre, fort et émouvant, décrit avec beaucoup de finesse et d'authenticité les sentiments de cette femme. Il s'en dégage une grande tristesse qui, curieusement, ne paraît pas pesante, probablement parce que les mots tombent avec beaucoup de justesse. Cette tristesse résonne en nous comme une musique qui nous fait du bien, comme certaines mélodies tristes de Schubert qui n'en finissent pas. À côté des thèmes de l'absence et de l'attente omniprésents, ce livre évoque différents aspects de la vie de cette femme : celui de son dur travail dans une conserverie pendant la guerre, celui des conséquences de son changement de statut social après avoir épousé le pharmacien et celui de ses difficultés à assumer sa nouvelle situation familiale et à parler avec son mari. Elle est écartelée entre la reconnaissance et l'amour qu'elle lui voue et la culpabilité de n'avoir pas su protéger son fils qui est parti. Elle nous dit au milieu du livre que « jamais Étienne ne prononce le nom de Louis » mais plus tard Étienne finit par dire pardon pour Louis à sa femme, à l'occasion d'un voyage à Paris qu'il lui fait découvrir pour la première fois.

Mais le temps passe. Louis finira-t-il par revenir ? Dans combien de temps et dans quel état ? La douleur permanente de l'absence prend fin d'une manière inattendue car le dénouement de cette histoire n'est pas celui que nous imaginions. Sachez quand même, sans rien dévoiler, que la parole revient dans le dernier chapitre à ce fils tant attendu.

*Antoine Leblanc, pédiatre*

## Mixité et violence ordinaire au collège et au lycée

**Patricia Mercader, Annie Léchenet, Jean-Pierre Durif-Varenbont, Marie-Carmen Garcia**

Toulouse, érès, coll. « La vie devant eux », 2016

Ce livre s'appuie sur un travail interdisciplinaire effectué par une équipe composée d'un professeur de psychologie sociale – Patricia Mercader –, d'une maîtresse de conférences en philosophie – Annie Léchenet –, d'un psychanalyste et maître de conférences en psychologie sociale – Jean Pierre Durif-Varenbont – et d'une professeure de sociologie – Marie-Carmen Garcia.



C'est à partir d'une formation au sein de l'Éducation nationale que la problématique a surgi. Après une pré-enquête pour tester leurs hypothèses, les auteurs ont réalisé une observation sur une année scolaire dans cinq établissements (lycée général et professionnel, collège, établissement de zone rurale, urbaine ou de banlieue...). Ils ont également effectué des entretiens semi-directifs auprès des chefs d'établissements, des conseillères principales d'éducation, des infirmières et des assistantes sociales. Il faut souligner ici l'originalité de ce travail du fait du partage des observations avec des chercheurs qui se trouvaient en deuxième ligne.

Après avoir repris l'éclairage contextuel sur la construction sociale, politique et médiatique de l'objet « violence de genre », les auteurs nous montrent que les établissements scolaires ne sont pas des sanctuaires, comme on pourrait le supposer, mais ils sont au contraire très en lien avec ce qui se passe dans la société. Ainsi on constate un refus et un déni de la puberté et des désirs des adolescents dans les établissements scolaires. Les auteurs évoquent les violences physiques qui vont de la simple bousculade à la menace de mort avec des variations en fonction des territoires. Cette violence peut prendre la forme d'agressions au quotidien, mais il peut s'agir de faits plus graves, comme les viols ou « l'élimination symbolique » des homosexuels, tant l'homophobie est présente. Ils précisent que ces violences ont presque toujours une dimension sexuelle. Et ils montrent combien cette violence sexuelle peut être un moyen de formater les hommes et les femmes, et de contrôler la sexualité féminine. Ils soulignent surtout la minimisation et la banalisation des faits par les adultes. Ce qui a pour effet d'encourager les garçons dans leur comportement et de contraindre les filles à toujours s'adapter, ce qui entraîne aussi des conséquences sur leur estime de soi. Par exemple, les filles se voient en général obligées de rire à des blagues sexistes pour ne pas perdre la face ou de décider si elles sont victimes ou pas d'une agression.

L'institution scolaire est ambivalente dans le traitement des incidents. Il est souvent impossible de séparer les discours et attitudes des adultes de ceux des élèves. Les représentations, surtout inconscientes, des professionnels sont ambivalentes et contradictoires. Dans la plupart des cas, les adultes témoins d'une agression se demandent s'il s'agit d'une insulte ou d'une plaisanterie, d'une bagarre ou d'une bousculade, d'une agression ou d'un jeu de séduction. Les auteurs démontrent combien ces conduites sont là pour perpétuer la hiérarchie sexuée, surtout dans les établissements avec des élèves défavorisés qui sont moins à l'aise avec les représentations sexuelles.

Après avoir défini les stéréotypes de genre et leurs aspects négatifs puisqu'ils font perdurer un système discriminatoire et sexiste, les auteurs en montrent les aspects positifs. En effet, ces insultes, mode de communication habituel, permettent, en même temps, l'intégration dans un groupe, et donc protègent l'adolescent de ses fragilités narcissiques. Mais elles ont aussi une fonction psychique, puisqu'elles ont un rôle contenant du pulsionnel par sa mise à distance dans la banalisation de ce vocabulaire. Les adultes peuvent d'ailleurs aider les adolescents à relativiser ces stéréotypes. Le propos est ensuite plus



nuancé. En effet, derrière des comportements très manichéens, les élèves ont des pensées qui sont plus mesurées et qu'ils arrivent souvent à exprimer dans les interstices.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, il est question, d'une part, des réponses données de façon informelle par les professionnels au quotidien, et, d'autre part, des réponses plus institutionnelles.

Pour les premières, même si les principes et les valeurs sont portés par ces professionnels, l'observation sur le terrain montre qu'il n'est pas toujours évident dans l'« ici et maintenant » de réagir de façon neutre et mesurée. Il est noté d'ailleurs un déficit de réactions des professionnels. Dans cette tâche et dans cette ambiance souvent tendue, ce sont les surveillants, ceux qui sont les moins formés, mais aussi ceux qui sont au plus près des élèves, qui doivent réagir. Les auteurs discriminent deux postures, soit une autorité claire, soit une réaction en miroir et un certain mimétisme.

Dans la salle de classe, les élèves sont, eux, face à un dilemme : répondre aux exigences scolaires (attention, exécution de la tâche...) et risquer de perdre la face devant le groupe ; ou se mettre au travail, donc s'isoler du groupe. Leurs failles narcissiques sont telles qu'ils ne peuvent le faire.

Quant aux enseignants, là aussi, les auteurs distinguent deux postures. Il y a ceux qui n'arrivent pas à obtenir le calme nécessaire, ils bricolent en variant les attitudes (menace, séduction, indifférence...) sans succès. Et ceux qui réussissent mieux à obtenir le respect de leurs élèves, soit parce qu'ils utilisent le même rapport de force que leurs élèves pour s'imposer, soit parce qu'en plus d'une observation fine des faits et gestes des élèves, ils réagissent par une présence, un silence, une parole, ou de l'humour aux situations.

Ce sont ensuite les réponses institutionnelles qui sont abordées pour contrer ces violences scolaires. Les auteurs remarquent (comme on a d'ailleurs pu le dire récemment à travers la situation de l'enseignante agressée avec une arme factice) que les chefs d'établissement ont tendance à les minimiser. Ils notent que souvent les violences de groupe se font à l'intérieur d'un groupe du même sexe alors que les violences intersexes sont individuelles.

En fait, ce que les auteurs soulignent, c'est la difficulté pour tout le monde de décrire objectivement les actes de violence, même si l'intentionnalité est un indicateur pour apprécier la situation. Le flou reste entier. Il est difficile, dans ces conditions, de repérer des signaux pour éviter que cela ne dégénère, l'interprétation étant toujours nécessaire.

Les réponses institutionnelles vont du simple entretien à la réunion du conseil de discipline en passant par des réunions éducatives. De nombreux exemples sont exposés. Des décisions sont prises sous le regard d'un groupe d'adultes plus ou moins important, et ce dispositif a évidemment une incidence sur cette prise de décision sans compter que l'élève peut ressentir de l'humiliation. Lors de ces réunions, il est fait appel à des explications individuelles ou psychologisantes pour comprendre la situation. Parfois, il y aura la marque de



la compréhension, d'autre fois, celle de l'autorité. Les auteurs montrent bien qu'il y a un paradoxe à demander à l'élève de souscrire à la sanction ou de s'engager dans un contrat de réparation alors qu'il n'a pas réellement le choix.

Au-delà des sanctions, les établissements font aussi de la prévention, animée soit par des professionnels en interne, avec des actions de médiation par les pairs, la pédagogie coopérative ou celle de l'équité, soit par des partenaires spécialisés. Toutes ces actions ont pour but de permettre des espaces de symbolisation et d'expression des émotions. Elles sont soutenues par les équipes, mais elles suscitent aussi des résistances de la part des enseignants. Là encore, les auteurs montrent que la règle explicite interdite par la loi est contredite au quotidien par les attitudes implicites.

En fin d'ouvrage, les auteurs suggèrent des solutions pour tenter de résoudre cette problématique et prévenir ces situations. Même s'ils insistent sur le fait qu'aucun incident ne doit rester sans réponse, ils distinguent deux types de violences. Le non-respect des règles doit donner lieu, selon eux, à une réponse éducative, alors que les incidents qui relèvent du non-respect de la loi morale ou de l'interdit de la violence doivent donner lieu à « une parole vraie » et une punition « resymbolisante ».

Les actions de remédiation à ces difficultés viseront les deux groupes d'acteurs impliqués, les adolescents mais aussi les professionnels de l'Éducation nationale. Pour les premiers, il s'agira de créer des espaces de médiation (ou aussi de former des médiateurs) afin de métaboliser les émotions des jeunes. Et, pour les adultes, ce sont les groupes d'analyse de pratique qui semblent les plus opérants pour sortir de ces enfermements institutionnels.

Il me semble qu'il ne s'agit pas, dans ce livre, de culpabiliser les professionnels, même si l'ouvrage montre combien les réactions des adultes aux agressions des élèves ne font que renforcer ces comportements sexistes, et ce malgré leurs bonnes intentions et à leur insu, mais au contraire de prendre conscience de l'effet de ceux-ci pour modifier les réponses apportées. Et déjà le simple fait de lire cet ouvrage, au propos subtil et complexe, permettra une réflexion qui pourrait par la suite entraîner un changement pour lutter contre cette dominance masculine et permettre une vraie égalité filles/garçons.

Les solutions proposées par les auteurs me semblent tout à fait pertinentes, d'ailleurs les maisons des adolescents sont souvent des lieux qui proposent des groupes de parole pour les élèves mais aussi pour les enseignants. La lecture de cet ouvrage est donc fortement recommandée à tous les enseignants et plus largement à tous les professionnels travaillant dans des institutions qui reçoivent des adolescents.

*Sophie Stavroulakis*  
*enseignante, Casado-Maison des Adolescents de Saint-Denis,*  
*et psychologue clinicienne*